

Source: éd. Gianluca Mori, «La philosophie "téméraire" d'André-Robert Perrelle (1695-1735)», *Lias*, 19 (1992), p.119-157, et *Philosophes sans Dieu*, éd. Gianluca Mori et Alain Mothu, Paris, Honoré Champion, 2005, ré-éd. 2010, p.187-205, d'après le ms BNF, f.fr. 14.708.

Première lettre sur la preuve de l'existence de Dieu tirée du bel ordre que l'on remarque dans la nature

Vous me demandez mon sentiment sur l'endroit des *Pensées diverses* où Bayle attaque la preuve vulgaire de l'existence de Dieu, tirée du bel ordre et de l'arrangement de la nature, et où, masqué en stratonicien, il rétorque cet argument sur ses adversaires ; vous me demandez aussi ce que je pense de cet argument banal des prédicateurs. Je vais tâcher de vous satisfaire sur l'un et sur l'autre point.

I. Quant au premier, je crois vous avoir déjà mandé d'une manière générale ce que j'en pensais dans une lettre que je vous écrivis ces vacances dernières. Mais aujourd'hui je crois vous devoir un compte plus détaillé de mon sentiment. Voici donc ce que j'ai pensé en lisant les livres de Bayle. Il m'a paru que les stratoniciens accablent par leurs rétorsions les philosophes anciens, mais ils ne s'en servent pas avec un avantage aussi marqué contre les cartésiens et les malebranchistes. Bayle même semble en convenir lorsqu'il dit, p. 507 : « il n'y a que les philosophes chrétiens et surtout les cartésiens qui soient en état de battre en ruine la secte de Straton sans craindre qu'on ne rétorque contre eux-mêmes leurs raisonnements ». Mais cet aveu n'est pas de bonne foi. Car il ne donne l'avantage aux cartésiens qu'en leur supposant un sentiment qu'ils désavouent presque tous, et que leur chef n'a jamais soutenu qu'en apparence. On voit que Bayle croyait que la plus grande partie des cartésiens ne se seraient pas bien tirés de cette dispute, puisqu'il les croit hors d'état de parer la rétorsion de la page 553. S'ils n'admettent la mutabilité des essences, je crois en effet cette rétorsion forte. Mais elle paraît d'abord sophistique et ne frappe point tant que d'autres dont Bayle aurait pu se servir et que je vous ferai entrevoir dans l'examen de la preuve en question. J'y passe au plus vite, et je ferai le plus court qu'il me sera possible.

II. Toute la force de la preuve dont il s'agit ici consiste en ce que l'on ne conçoit pas qu'une puissance aveugle ait pu produire cet ordre et cet arrangement qu'on remarque dans l'univers, qui au fond n'est pas une si grande merveille. Car ce n'est autre chose qu'une poussière divisée à l'infini qui, étant agitée circulairement, fait une infinité de tours en un instant autour du centre de son mouvement. Nous appelons ce petit amas de matière un tourbillon d'une grandeur immense, et l'instant que dure ce tournoiement une durée presque infinie. Qu'est-il besoin d'intelligence ? Le seul mouvement suffit pour produire tous les effets que nous admirons tant dans la nature. Car vous savez sans doute qu'on peut démontrer que tout étant plein, quand même chaque partie de la matière n'aurait pas commencé par pirouetter mais qu'elle se serait mue en un sens quelconque, elle aurait été bientôt contrainte à prendre le mouvement circulaire, d'où suivent nécessairement les tourbillons, etc.

Mais, me direz-vous, au moins faut-il admettre une intelligence qui ait créé cette matière et l'ait mise en mouvement. Quant à la création, outre qu'on ne la conçoit guère, il est aisé de prouver à un cartésien que la matière a dû toujours exister et qu'elle existera toujours. Tous les cartésiens de bonne foi, et Mr P*** à leur tête, conviennent qu'il suit de leurs principes que Dieu a dû créer la matière de toute éternité, et qu'il la conservera éternellement ; mais il ne l'a dû que parce que l'existence est essentielle à la matière, et dès là elle n'a plus besoin de Dieu pour exister. Pour ce qui est de la nécessité de supposer une cause intelligente qui ait mu la matière, on ne la prouve qu'en disant que la matière étant d'elle-même indifférente au repos ou au mouvement, elle a besoin d'une force douée d'intelligence qui la détermine à l'un ou à l'autre. Mais par la même raison le repos demande une cause de même nature. Donc le mouvement et par conséquent le bel ordre ne prouve pas mieux que le repos l'existence d'un entendement infini.

Mais on peut encore aller plus loin, et dire avec M. Newton : nous ne connaissons point la nature des corps, tous ceux que nous voyons sont en mouvement, le mouvement ne leur serait-il pas essentiel ? S'il était vrai, je crois que tous les philosophes qui regardent le bel ordre comme une preuve incontestable de l'existence de Dieu s'avoueraient vaincus. J'en excepte cependant le P. Malebranche et M. Leibniz, car j'ai ouï dire plusieurs fois au premier (qui aime tant les volontés

générales), qu'il ne croyait pas que Dieu eût employé dans la création du monde les volontés générales, mais qu'il l'avait produit tel qu'il est par une volonté particulière, en sorte cependant qu'il peut le conserver en ne se servant que des lois générales. À la vérité, je ne lui ai jamais entendu donner aucune preuve de ce sentiment, et je ne me souviens point d'en avoir lu dans aucun de ses livres. Ainsi, attendu que les grands noms ne servent de rien, cette instance ne serait fort à craindre. Pour M. Leibniz, il donne de la force aux corps, mais il croit qu'une cause intelligente a dû leur donner l'arrangement nécessaire pour que, venant ensuite à se mouvoir, ils pussent produire les effets que nous remarquons. Ce sentiment ne serait pas non plus fort à craindre, car il n'est pas fort clair, et si on se donnait la peine de l'éclaircir, il deviendrait un stratonisme moderne, comme il paraît par un petit manuscrit de cet auteur dont je vous ai parlé cet hiver dernier.

J'aurais pu entrer dans un plus long détail sur cette question, et ne rien laisser de ce que j'ai avancé sans l'éclaircir et prouver, mais j'ai craint de vous ennuyer, et j'ai cru qu'il suffisait de vous donner une idée générale de ce que je pense sur cette matière. Si cependant vous souhaitez que je vous en dise davantage, et que vous daigniez me faire quelque objection, je tâcherai de vous satisfaire. Au reste, vous ne devez avoir aucune peine à abandonner cette preuve de l'existence de Dieu, pour peu qu'elle vous paraît si bien attaquée : il y en a tant d'autres si belles et si démonstratives. C'est faire tort à une aussi bonne cause que de vouloir faire armes de tout, et ce n'est pas sentir son avantage que de défendre avec tant d'opiniâtreté un mauvais argument quand on en a tant d'autres bons. C'est cependant ce que font tous ces zélés indiscrets : sitôt que quelqu'un attaque un argument dont la conclusion est *donc il y a un Dieu*, fût-elle mal tirée, ils crient à l'athée ! Je consens cependant qu'on ne décrédite point cette preuve ; elle donne lieu aux prédicateurs de faire d'amples énumérations et de magnifiques descriptions. Elle fait enfin une grande impression sur l'auditoire, plus touché ordinairement d'un discours pathétique et bien prononcé, qui souvent ne prouve rien, que d'une preuve géométrique sèche mais démonstrative.

Seconde lettre sur la preuve de l'existence de Dieu tirée du bel ordre que l'on remarque dans la nature

Il y a deux manières, Monsieur, de juger de soi-même et de ses ouvrages : l'une, dictée par l'amour-propre, augmente de beaucoup les beautés qui s'y rencontrent et diminue infiniment, ou même supprime tout à fait, les défauts qui y sont d'ordinaire en assez grand nombre ; l'autre, qui est plus rare, part d'une trop grande défiance de ses propres forces et de ce que, trop en garde contre les illusions de l'amour-propre, nous nous imaginons que les jugements avantageux que nous sommes prêts à porter de nous-mêmes nous sont inspirés par ce séducteur, qu'ainsi nous ne saurions trop diminuer ce qui paraît être à notre avantage. Ce défaut est bien plus rare et bien moins considérable que l'autre. C'en est pourtant un, Monsieur, et dès là je crois devoir vous exhorter à vous en corriger, d'autant plus qu'il y a lieu de craindre qu'il ne fasse chez vous un grand progrès. Accoutumé comme vous l'êtes à faire réflexion sur vous-même, il est impossible que vous ne vous aperceviez chaque jour de quelque erreur dans laquelle vous êtes tombé sans le savoir, que par conséquent votre défiance n'augmente et ne vous empêche de communiquer au public ou même à vos amis une infinité de pensées qui pourraient leur être d'une grande utilité. Vous savez mieux que moi qu'il y a un milieu en toutes choses, et que celui des deux excès dont je viens de parler est de juger de nos propres ouvrages comme de ceux d'un étranger auquel on ne prend nul intérêt. En employant de cette manière les lumières que vous avez reçues de la nature, il est impossible que vous ne reconnaissiez dans vous une infinité de perfections, peut-être même dans un plus haut degré que celles que vous admirez chez les autres. La trop grande modestie qui règne dans votre lettre, où vous dites de si excellentes choses, a occasionné cette longue réflexion. Pardonnez-la moi, je vous prie, je n'y suis pas sujet.

Venons maintenant au fait, c'est-à-dire aux articles de votre lettre, dans lesquels vous voulez bien me proposer quelques instances. Or, j'en distingue de deux sortes : les uns attaquent ma preuve directe contre l'argument de l'existence de Dieu tiré de l'ordre, et il n'y en a que deux de ce genre ; les autres combattent des principes que j'ai avancés comme de simples conjectures, telles sont les choses que j'ai dites de la force et du sentiment de Mr Newton. Je commencerai par celles de la première espèce, et je vous dirai sincèrement ce que je pense de la force des unes et des autres. Avant que d'y répondre, je crois vous devoir faire souvenir que toute la force de ma preuve consiste en ce que le repos ayant autant besoin de cause que le mouvement (j'entends toujours par cause une intelligence), l'ordre de

l'univers qui suit nécessairement du mouvement ne prouve pas davantage l'existence de Dieu que le repos.

Première objection

Vous objectez contre ce raisonnement que le repos étant un mode négatif, il n'a pas besoin de cause, comme le mouvement qui est une modification positive.

Réponse

Cette difficulté ne m'arrêtera pas longtemps, car il me paraît que le repos n'est pas plus une simple négation du mouvement que la droiture l'est de la courbure. Or il est certain que quand Dieu crée les parties d'une ligne, il a autant besoin d'une volonté particulière pour les créer dans une même direction comme pour les créer dans plusieurs directions différentes. Car s'il n'en avait point, il ne pourrait les créer, puisqu'il ne peut les produire que dans telle ou telle situation les unes à l'égard des autres. Tout ce que vous direz du repos je le rétorquerai contre cette vérité que je crois démontrée. Donc le repos est une manière d'être positive, qui demande une cause aussi bien que le mouvement.

2^e Réponse

Si vous en vouliez une autre preuve, on pourrait en apporter une tirée de ce que le repos a de la force pour résister comme le mouvement.

2^e Objection

Mais de ce que le repos a autant besoin de cause pour exister que le mouvement, vous niez qu'il suive que l'ordre de l'univers ne prouve pas l'existence de Dieu, sans doute parce que vous croyez que cet ordre n'est pas une suite nécessaire du mouvement ; et que quand même le mouvement serait essentiel au corps, il faudrait un Dieu pour diriger les corps mus en sorte qu'ils pussent produire les effets que nous remarquons.

Réponse

J'avoue que cette objection est embarrassante, et la solution que j'y vais donner ne vous paraîtra pas d'abord aussi démonstrative que celle de l'objection précédente. Mais j'espère que bien méditée elle ne vous paraîtra pas moins solide. Je crois vous avoir dit dans ma dernière lettre qu'il est facile de prouver que les corps doivent essentiellement se mouvoir suivant les lois générales que la nature observe, et que de ces lois les tourbillons et les phénomènes généraux suivent nécessairement. Vous ne m'arrêtez point là-dessus, mais vous me dites que vous ne concevez point que ces lois aient été suffisantes pour organiser les corps des animaux (c'est-à-dire que vous voulez me jeter dans l'explication des phénomènes particuliers, à laquelle je me suis bien donné de garde de m'engager). À cela je réponds que, quoique je ne puisse pas faire voir d'une manière détaillée comment les animaux ont été produits en conséquence des lois générales, il ne s'ensuit pas que leur production n'est pas une suite de ces lois. Car l'arrangement du corps des animaux étant si composé que nous n'avons pu jusqu'à présent en découvrir qu'une très petite partie, et, de plus, la nature des parties qui entrent dans cette composition (c'est-à-dire l'arrangement des parties de ces parties) étant entièrement inconnue, il est impossible de savoir de quelle manière les lois générales ont produit ces petits mondes. Il en est de cela comme des phénomènes chimiques : il y en a une infinité dont vous ne sauriez assigner les causes mécaniques ; vous êtes cependant convaincu qu'ils en ont, et qu'elles suivent des lois générales.

Mais ce n'est là qu'une preuve négative, et vous ne vous rendez peut-être qu'aux positives. En ce cas, en voici une : Dieu agit toujours d'une manière uniforme ; par conséquent, il a dû choisir pour créer le monde des lois telles que par leur moyen il pût produire tous les arrangements de corps qu'il voudrait, et ce n'est pas raisonner d'objecter que Dieu ne les a pas suivies mais qu'il a fait tout d'un coup les animaux tels qu'ils sont aujourd'hui. Car le Père Malebranche, qui en dit autant de l'univers, ne nie point que cet univers ait pu être produit par ces lois générales. Donc, quand même les animaux auraient été formés dès le commencement tels qu'ils sont à présent, il ne s'ensuivrait pas qu'ils ne pussent avoir été produits en conséquence des lois générales. Ce qui me suffit, car s'ils ont pu être

organisés par les seules lois générales, ces lois étant une suite du mouvement et le mouvement n'ayant pas plus besoin de cause que le repos, il ne prouve pas plus l'existence de Dieu que le repos, et c'est la seule proposition que j'aie avancée comme vraie. Passons à présent aux choses que j'ai mises en avant seulement comme probables.

Je commencerai par le système de M. Newton, qui soutient qu'on ne connaît pas la nature du corps. Vous me demandez dans quels livres on peut s'instruire des sentiments de ce grand homme. Je crois que c'est dans la Préface de ses *Principia philosophiae naturalis mathematica*, dont j'ai lu peu de choses. Mais ce que je vais vous dire, je l'ai appris des lettres et des conversations de l'abbé Conti, et pour avoir parlé plusieurs fois avec des Anglais et des savants qui ont demeuré quelque temps en Angleterre. Voici donc à peu près de quelle manière je conçois que raisonne ce philosophe.

Nous ne pouvons avoir de connaissance exacte des corps que par l'expérience ; l'erreur dans laquelle vous êtes tombés, Messieurs les Cartésiens, en suivant une route différente, vous en devrait être une preuve, et vous devriez être devenus sages à vos dépens. Vous avez imaginé un être qui n'a d'autres propriétés que l'étendue, la mobilité, la divisibilité et l'impénétrabilité, vous en avez construit votre monde. Vous avez rendu raison assez heureusement des effets généraux de la nature ; la pesanteur a été le premier obstacle que vous ayez rencontré dans votre chemin. Sûrs de l'évidence de vos principes, vous avez cru qu'elle ne vous arrêterait pas longtemps ; cependant, toutes vos hypothèses particulières, suites nécessaires (à ce que disait chaque auteur en particulier) de l'hypothèse générale, n'ont pu suffire à expliquer ce phénomène général. Mais tous les corps que nous connaissons sont pesants, ou, ce qui revient au même, tendent à s'approcher d'un certain point en même temps qu'ils se meuvent autour ; de plus, les tourbillons sont démontrés impossibles par l'expérience (c'est l'opinion de tous les Anglais), par conséquent il y a du vide. Non qu'il n'y ait partout de l'étendue, mais il n'y a pas des corps partout. Qu'en concluons-nous, Messieurs ? Que les corps sont quelque chose de plus que cette étendue que vous aviez supposé constituer seule la nature, et ce quelque chose de plus, c'est d'être pesants. Or, puisque les expériences nous ont fait découvrir cet effet, celles que nous ferons dans la suite nous en apprendront peut-être le fondement, ou même d'autres propriétés que nous ne connaissons point actuellement. Mais il faudra faire une infinité d'expériences pour découvrir tous les effets des corps et les fondements de ces effets. Par conséquent, la nature du corps sera toujours inconnue, ou, comme dit M. Newton, la physique est impossible. Pour moi, je pousse le doute encore plus loin, et je crois qu'on ne connaît pas même la nature de l'étendue.

Quant à la force que vous ne pouvez concevoir dans les corps, ce n'est pas une preuve qu'elle n'y soit. Car vous ne la concevez pas dans Dieu, dans lequel vous l'admettez cependant.

Vous savez sans doute, Monsieur, que le roi est mort en héros chrétien. La joie des jansénistes n'a pas manqué d'éclater dans cette occasion. Quelques-uns, du nombre desquels est le fameux abbé Renaudot, ont assuré que ce monarque avait été frappé par l'ange exterminateur au même bras et à la même jambe qu'il avait avancé[s]. On disait qu'il irait au Parlement faire enregistrer une déclaration contre tous ceux du parti de l'archevêque. Quelle extravagance ! Mr le duc d'Orléans est nommé Régent ; on attend beaucoup d'un prince aussi éclairé.

Une infinité de démarches que j'ai été obligé de faire assez inutilement jusqu'ici m'ont empêché de vous répondre plus tôt. J'espère demain prêter serment.

Adieu, mon cher ami

La première lettre que vous m'écrirez adressez-la à Paris, et les autres en droiture à la Tabaise, comme à votre ordinaire.

Nouvelle preuve de l'existence de Dieu

Toutes les fois que j'ai dans l'idée une propriété qui ne renferme aucune répugnance ni contradiction, je puis assurer qu'il y a dans le genre des possibles un être doué de cette propriété. Ainsi, de ce que je conçois le mouvement, la forme triangulaire, la carrée, etc. comme des propriétés réelles et qui n'impliquent point contradiction, je puis affirmer qu'il y a dans le genre des possibles un être mu, triangulaire, carré, etc. Or, je conçois l'existence nécessaire, c'est-à-dire la propriété d'exister par son essence, comme nullement répugnante ou contradictoire. Donc il se trouve dans le genre des possibles un être qui a cette propriété en partage. Mais un être dont l'essence est d'exister ne peut avoir été un seul instant dans le genre de pure possibilité ; il a dû avoir toujours été élevé au degré d'existence. Donc il y a un être qui existe nécessairement.

On ne saurait détruire cette preuve qu'on ne détruise toutes les autres preuves de l'existence de Dieu, car on ne saurait le faire qu'en démontrant que l'existence nécessaire implique contradiction. En un mot, ce raisonnement se réduit à ceci : si l'existence nécessaire est possible, il y a un être nécessaire, et quiconque peut démontrer qu'elle est impossible peut démontrer qu'il n'y a point de Dieu.

Il faut sans doute, Monsieur, que je me sois bien mal expliqué, puisqu'il paraît par votre lettre que vous n'avez nullement compris le sens de la mienne. Je n'ai jamais eu dessein d'y prouver autre chose que l'existence d'un être nécessaire, sans m'embarrasser si cet être est Dieu, la matière ou quelque autre chose. En quoi ma preuve diffère totalement de celle de Descartes, car ce Grand conclut immédiatement l'existence d'un Dieu de ce que l'existence nécessaire est renfermée dans l'idée d'un être infiniment parfait, au lieu que pour conclure de mon raisonnement l'existence d'un Dieu il faut prouver qu'un être qui existe nécessairement est infiniment parfait, c'est-à-dire est Dieu. En sorte que Descartes dit : un être infiniment parfait doit exister nécessairement ; et suivant ma façon de prouver il faudrait dire : un être qui existe nécessairement doit être infiniment parfait.

Extraits et remarques sur Du Tertre

Le P. du Tertre, en disant p. 91, t. I, qu'on peut concevoir la manière d'un être sans l'être dont il est manière, détruit la preuve de la distinction de l'âme et du corps tirée de la diversité et indépendance des concepts.

Le même auteur, pp. 91-92, 93, 94, distingue deux sortes de modifications. Il appelle les unes positives et les autres négatives. Il convient qu'on ne peut concevoir les négatives sans leur sujet ; c'est pourquoi la figure, qui est du nombre de ces modifications, ne peut être conçue sans l'étendue. Mais il prétend qu'on peut concevoir l'étendue sans sujet, quoiqu'elle ne soit selon lui qu'une modification. Mais ce Père ne doit-il pas convenir que le mouvement, que la douleur sont des modifications positives ? Cependant, on ne peut concevoir le mouvement sans l'étendue dont il est modification, ni la douleur sans l'esprit qui la sent. Donc les modifications positives ne peuvent pas être conçues sans leur sujet plutôt que les négatives, et par conséquent l'étendue, qu'on peut concevoir sans sujet, n'est ni une modification positive, ni une négative. Le R.P., qui a prévu sans doute cette difficulté, se retranche derrière une distinction qu'il apporte à la p. 94 et 95, en disant qu'on ne peut à la vérité concevoir une modification sans concevoir son sujet, au moins confusément, mais qu'on la peut concevoir sans avoir une idée claire et distincte de son sujet. Mais, outre que cette distinction est pleine d'équivoques, que répondra-t-il à un homme qui lui dira qu'on ne conçoit ni clairement, ni même confusément le sujet de l'étendue, et qu'elle n'en a point d'autres qu'elle même ? Il répond à cette objection p. 95 et suivantes, mais cette réponse n'est qu'une équivoque perpétuelle, et elle paraîtra par conséquent frivole à tout esprit juste et attentif.

Principes du P. Du Tertre :

I. Nous ne connaissons distinctement aucune substance ; seulement nous savons qu'il y en a et de spirituelles et de corporelles, mais nous ne savons point au juste quelle est leur nature. Toutes nos connaissances un peu distinctes se terminent à la surface des choses : à l'étendue, qui n'est qu'une qualité pour ainsi dire extérieure de la matière, à quelques actions et modifications de notre âme, par lesquelles elle se fait sentir sans se découvrir ni se montrer elle-même.

II. N'y ayant point d'idée claire et distincte ni de l'âme ni du corps, faire des raisonnements qui dépendent de ces idées, c'est s'exposer à autant d'erreurs qu'on tire de conclusions ; erreurs d'autant plus ridicules qu'on est plus hardi à donner de telles conclusions pour évidentes.

Remarque téméraire

Est-il en effet rien de plus ridicule que conclure hardiment la distinction de l'âme et du corps, et l'existence d'un Dieu, des idées que nous avons de ces substances ? N'est-il pas plus prudent de dire que nous ne connaissons point les substances, mais que selon toutes les apparences l'âme n'est que la matière jointe à un accident absolu nommé *pensée*, et que le corps n'est que la matière jointe à deux accidents absolus, l'un appelé *étendue* et l'autre *force* ; mais qu'il n'y a qu'une seule substance, qui par le moyen d'accidents se déguise de différentes manières, et qu'on pourra appeler *Dieu, Principe de toutes choses*, pour ne scandaliser personne ? Ce système, à la vérité, est un peu spinoziste, mais qu'importe ? il s'accorde si bien avec le mystère de la transsubstantiation ! Courage, mes R.R. P.P., vous avez attaqué la morale, vous en voulez maintenant à la métaphysique !